

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Arcs-en-forêt

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, Number 6 (210), December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1993). Arcs-en-forêt. *Liberté*, 35(6), 165–168.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

ARCS-EN-FORÊT

Au collège de Nancy, ma chambre de surveillant était en haut du bâtiment le plus reculé, sous la coupole d'un observatoire astronomique. Un jeune médecin ami du collègue avait la clé du télescope. Les soirs clairs, on s'affairait là-haut, j'entendais le cliquetis de la coupole qui tournait sur sa crémaillère. De temps à autre, le médecin lunaire, pâle comme un mort mais charmant, m'invitait à faire des observations. J'ai vu une fois l'anneau de Saturne, comme une bague autour d'une bille, mais la forêt qui commençait à cent mètres m'attirait plus fortement.

C'était l'archipel forestier de Haye, où Stendhal a situé l'auberge du Chasseur-Vert. Nulle part je n'ai lu avec plus de satisfaction que dans cette forêt, adossé à un arbre ou couché sur un rocher plat. Deux souvenirs : la correspondance de Rilke (contre un arbre) et *Madame Bovary* (sur le rocher plat). J'ai arpenté la forêt en tous sens, en toutes saisons. Je me dirigeais souvent au jugé vers un étang du nom de Bellefontaine. En bas du déversoir passait une petite route, et une buvette se cachait à l'orée du bois. C'était mon Chasseur-Vert.

La pensée que j'étais locataire de la vie me plongeait dans la perplexité. Je cherchais les dispositions du bail sans en parler à personne. À qui s'imagine propriétaire de soi, me disais-je, comment parler des termes cachés d'un bail ? Et je me taisais.

C'est sous la coupole, un matin du printemps 1966 ou 1967, je ne sais plus, que m'est venu « Le vent », le premier poème que j'ai reconnu mien en le retrouvant des années plus tard, perdu dans une flopée de pages où se lisaient comme à livre ouvert mes fréquentations du moment. Ponge, Jaccottet, Bonnefoy, Char, Tardieu, Frénaud et d'autres existaient ; Deguy commençait ; les générations précédentes, du temps où le siècle était jeune (Apollinaire, Jacob, Oscar Milosz, les débuts de Reverdy, d'Éluard, de Jouve et de Perse, *Ecuador*, *Un barbare en Asie*) m'intéressaient davantage. Par rapport à ces éclosions, Bonnefoy, Ponge, Jaccottet et les autres me paraissaient vieux, compassés ou rassis. J'aimais surtout des poètes étrangers, que je découvrais au compte-gouttes ; à l'université, les cours où la ligne bleue des Vosges bouchait l'horizon m'horripilaient ; j'avais déjà les frontières en horreur ; mais là n'était pas le fond de la question. Ce qu'il me fallait, c'était voir apparaître devant moi quelque chose qu'on n'avait pas lu, en gardant la porte ouverte pour laisser venir. Dans « Le vent », j'ai cru voir plus tard circuler un souffle qui n'était passé entièrement par les poumons de personne. Si je m'en étais aperçu aussitôt, est-ce que j'aurais gagné du temps ? En cette matière, le temps perdu compte double, et les retards, les délais, les fausses pistes, les impasses, les détours, les reculs, les temps morts, l'attente sont les préparatifs des changements de palier. Sur un souffle, la précipitation aurait construit un château de cartes. « Le vent » n'était la première pierre de rien, et tout ce qui viendrait par la suite serait du même acabit, de la matière des arcs-en-ciel — ou plutôt des arcs-en-forêt, dans la confusion des lentes métamorphoses forestières, plutôt que dans le vide du ciel après la pluie.

*La lyre douce à écouter
 La pluie qui t'unissait à tout
 Passe
 Dans le ciel clair
 Tu es soudain perdu.*

Les métamorphoses de la forêt sont indécises. On ne sait qui, des sapins baumiers ou des érables, l'emportera dans la compétition. Imperceptiblement, les érables s'étendent en parapluies qui font la nuit, et les sapins tombent. Ailleurs, les aulnes subissent le même sort quand ils ont assaini le sol pour des concurrents plus intéressants. Tous méritent d'avoir existé, même si beaucoup perdent leur intérêt très vite. Les bouleaux tombent par tronçons quand leur écorce, toujours de belle apparence, n'est plus qu'un sac de charpie. Jeunes, il avait fallu des années pour les distinguer des aulnes ou des saules. Le hêtre a plus d'atouts : il diffuse dans le sol une substance qui inhibe la germination des graines concurrentes, mais on dit qu'un fond rocheux lui est nécessaire. Les sentiers, là-dessous, s'emmêlent, s'effacent, se perdent dans les bourdonnements.

*Je n'ai pas cherché mon chemin
 Il me suit
 Je le regarde
 Il disparaît
 Et le doute nous obscurcit.*

De ces conditions flottantes, rien n'a changé aujourd'hui. Je ne peux pas dire qu'on revient à son commencement ni qu'on s'en éloigne, j'y suis resté, stationnaire, observant des métamorphoses qui m'étonnent. « Vous écrivez des poèmes ? dirais-je maintenant ; avant de les exhiber, demandez-vous ce qu'ils vous ont coûté de tourments par incertitude sur leur bien-fondé, leur validité,

leur légitimité. Ces tourments seuls vous garderont assez léger pour ne pas manquer les métamorphoses à venir. » J'ajouterais peut-être que ces tourments sont un gage de variété, un vaccin contre l'accumulation redondante à la manière de Reverdy, d'Éluard et de tant de séries de livres.

Quant aux termes cachés du bail, les années suivant 1966 allaient m'en révéler trois ou quatre : mes occupations se distingueraient le moins possible de celles du premier venu ; je fonderais une famille ; j'exercerais un métier sans rapport avec le monde des lettres ; j'écrirais dans des parenthèses ménagées ici et là. Peut-être avais-je l'espoir ou le pressentiment que cette organisation préserverait de la gratuité ce que j'écrirais. J'allais entrer dans une clandestinité littéraire que je voulais quasi-forestière, qui ne serait pas sans déboires, ni découragement, ni envie d'autre chose par moments, sous réserve des dispositions inconnues du bail qui pouvaient donner d'elles-mêmes des signes d'évolution. Au temps de la forêt de Haye, la lecture comptait dans ma vie plus qu'aujourd'hui, et j'avais lu dans *Conseils à un étudiant* de Max Jacob : « Menez pendant vingt ans une vie de moine. »